PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4me ANNÉE. — N° 8. Février 1889.

SOMMAIRE

Nécessité d'une nouvelle orientation philosophique, E. LEBAY. — *Une lettre rectificative,* FÉLIX PAULSEN. — *Notes-Réponse*, Mme GEORGE. — *Les Apparitions*, CAMILLE FLAMMARION. — *De ci, de là*, A. MARTELIN. — *Echos du passé, méd. de Mme George.* — *Guerre à l'hypnotisme*, R. — *Une Horloge « moyen âge »* M. G. — *Fleurs éparses.*

Nécessité d'une Nouvelle Orientation Philosophique

I

Depuis que les lumières de la raison ont dissipé les obscurités troublantes du dogme, depuis que l'Esprit humain a brisé ses chaînes et s'est élancé librement à la découverte des vérités fécondes, nous assistons impuissants à la marche de plus en plus envahissante du Doute. A mesure que s'agrandit l'horizon de la conception, la foi simple et naïve, plutôt instinctive que raisonnée, est peu à peu refoulée dans les brumes du passé, et le scepticisme naissant semble vouloir remplacer la croyance morte. On ne croit plus aujourd'ui ; on doute : c'est-à-dire on cherche, et la conscience humaine, fière de sa liberté conquise, rêve de remplacer la foi enfantine, maintenant reléguée dans le domaine de la légende, par la certitude scientifique dont l'avenir lui réserve, sans nul doute, l'éclatante démonstration.

Mais en attendant que, débarrassée enfin de toutes les affirmations dogmatiques, de toutes les négations décevantes qui l'obscurcissent encore, la Vérité se montre à tous, lumineuse et consolante, bien des efforts sont encore à faire, bien des luttes sont encore à soutenir.

Comme l'enfant qui s'essaye à la vie, la conscience humaine s'essaye à la liberté, et nous la voyons, tantôt, s'élancer confiante jusqu'aux plus hautes cimes de l'idéal, tantôt, redescendre fatiguée et impuissante dans les plus obscures solitudes.

Pour qui a médité sur l'histoire de l'humanité, et a pu constater

parmi tant d'efforts et de conquêtes, de luttes et de victoires, une marche toujours ascendante vers le progrès, il n'est pas douteux qu'à l'impuissance actuelle de la philosophie, incombe seule la responsabilité de cette indécision de la conscience devant les plus graves problèmes de l'existence. Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que l'homme ? Quelle est cette nature, des fois si harmonique, parfois si imparfaite encore ? Y a-t-il réellement quelque puissance inconnue qui tienne dans ses mains le fil mystérieux de nos destinées ? S'appelle-t-elle Hazard, Dieu, Fatalité ou Providence ? Nous naissons, nous mourons, mais qu'est-ce que la naissance ? Qu'est-ce que la mort ? Autant d'anxieuses interrogations qui se dressent devant la pensée et la laissent le plus souvent impuissante et irrésolue.

Il importe cependant de donner à la conscience une sanction rationnelle de ses aspirations et de ses actes. Détruire ne suffit pas ; il faut aussi reconstruire. L'homme ne vit pas que de négations, il vit surtout d'espérances et ce serait volontairement s'exposer à détruire l'harmonie de la conscience que de la laisser ainsi, incertaine et troublée, sans boussole et sans guide, aller du doute rongeur à la négation décevante.

Ce que l'on reproche justement aux religions révélées, c'est le dogme ; le dogme immuable qui s'efforce d'opposer une barrière infranchissable aux efforts toujours progressifs de la pensée. Et par une étrange anomalie, nous voyons aujourd'hui ce même dogme, ressuscité au profit de ceux-là même qui, au nom de la raison, l'ont hautement condamné et qui voudraient, à leur tour, emprisonner à jamais la conscience humaine dans la négation absolue de tout idéal et de toute espérance.

Loin de nous la pensée de vouloir faire ici le procès de ces puissants esprits qui ont consacré leur intelligence et leurs veilles à approfondir les mystérieuses lois de la nature. S'affranchir du préjugé religieux, chercher avec ardeur les vérités inconnues, est une noble mission pour l'intelligence, et tout homme qui y consacre sa vie a droit à l'admiration, au respect de ses semblables. Mais, s'égarer volontairement dans des conclusions trop hâtives, vouloir prématurément opposer à l'espoir idéal, une désespérance certaine, alors qu'on ne peut en affirmer scientifiquement la certitude, voilà ce que ces mêmes esprits auraient dû éviter, afin de ne point mériter le juste reproche de ressusciter le dogme mourant en faveur de leur naissante science.

On a d'autant moins le droit de se tromper, que l'erreur que l'on proclame est plus préjudiciable à l'humanité. Contrairement à ce sentiment naturel que tout être a en lui et qui lui donne l'horreur du néant, montrer la froide désespérance d'un avenir limité par la dissociation des

éléments de chair, subordonner l'existence de la plus noble partie de l'individu, celle qui pense, juge, réfléchit, aime et espère, à l'éphémère vitalité d'un organisme, cependant imparfait pour apprécier et connaître les mille splendeurs perdues dans l'infini, c'est arracher brusquement de la conscience, toute notion de droit et de justice, c'est refouler dans les cœurs, tout sentiment d'amour et de solidarité et faire renier par l'humanité, ses plus chères aspirations.

La vie de l'homme est à peine suffisante pour lui permettre de balbutier les premières notions d'une science incomplète ; à peine si parvenu au déclin de ses jours, il a pu épeler dans le livre grand ouvert de la nature ; et cette flamme qui brille en lui, âme, pensée ou intelligence, nous la verrions s'éteindre dans la nuit du tombeau, pour y perdre à jamais ses plus nobles facultés, ses affections les plus saintes ! Pensez-vous donc donner plus de liberté à la conscience, vous qui la voulez désespérée et meurtrie ? De quel droit, matérialistes, proclamez-vous le néant de la tombe ? Au nom de quelle science enseignez-vous cette monstrueuse égalité de la mort, qui laisserait les efforts, les luttes stériles, et engloutirait pêle-mêle, dans un gouffre sans fond, les avilis et les purs, le juste et le méchant, le dévouement et le crime ?

Parce que cette force inconnue que d'autres ont nommée âme, ne s'est jamais trouvée sous le scalpel de l'anatomiste, parce que cette matière, dont vous faites un Dieu, se désagrège et meurt dans sa forme individuelle, c'est donc que les soupirs de l'agonisant marquent fatalement les dernières secondes de son existence intellectuelle, que la pensée n'est plus lorsque l'organe est mort et qu'il nous faut perdre à jamais, le fruit de nos labeurs, de nos affections, de nos luttes !

Quel but donnez-vous alors à la vie ? Quelle équitable compensation offrez-vous aux déshérités de l'existence ? Quelle récompense à la vertu, quelle couronne à l'abnégation ? La sanction de la conscience est-elle suffisante pour écarter de l'homme de bien, les entraînements de la passion et des vices, et ne pensez-vous pas que cette même conscience a également le droit de réclamer la juste rémunération de ses actes ? Ne craignez-vous pas de la laisser faible et impuissante devant la lutte, désolée et découragée devant la souffrance ? Regardez l'humanité ; voyez à quels insatiables appétits, à quels inavouables désirs elle est encore en proie ; en politique, en philosophie, en science, voyez que de souffrances pour grandir, que d'efforts pour s'élever. Si vous enlevez à la conscience la liberté de placer son idéal aussi haut que peuvent la porter ses aspirations toujours grandissantes, pensez-vous donc détruire plus facilement l'ambition, la cupidité, l'égoïsme, et ne comprenez-vous pas que la maintenir rampante alors qu'elle a

des ailes, c'est la conduire fatalement à sanctionner les plus déplorables égarements, les abjections les plus basses ?

De tous côtés on sent les puissants efforts de la raison pour soulever les voiles qui lui cachent les vérités à venir ; les institutions nouvelles s'élèvent péniblement sur les ruines du passé, et vous voudriez arrêter cette lutte virile de l'intelligence contre les préjugés et les dogmes, en prononçant arbitrairement le dernier mot sur la destinée des êtres, alors que vous ignorez encore leur origine ? Si votre science a le droit de proclamer ses conquêtes, elle n'a pas celui d'imposer à la raison des conclusions purement hypothétiques dont elle n'a point conquis la vérité absolue. Vous affirmez le néant et vous savez pourtant que là est le mystère. Voilà ce que nous vous reprochons ; voilà ce que nous voulons combattre au nom de la liberté, car nous ne pensons pas qu'après s'être si longtemps courbée sous le dôme des chapelles, la conscience humaine doive s'agenouiller maintenant sous le plafond de vos laboratoires de chimie, alors que dans la splendeur des nuits étoilées elle se sent libre et fière sous la voûte infinie des cieux.

II

Si nous reprochons à l'école matérialiste, ses conclusions trop hâtives, ce n'est pas que nous voudrions voir accepter aveuglément par la raison, les prémisses non démontrées dont l'école spiritualiste s'est toujours efforcée de présenter l'affirmation comme la base immuable de toute philosophie.

L'existence de Dieu, la matérialité et la spiritualité de l'âme sont encore autant de problèmes dont la solution demeure inconnue et sur lesquels la plus extrême liberté d'appréciations et de croyance doit être laissée à la conscience.

Ici, l'affirmation dogmatique est toute aussi puérile que la négation sans preuves, et nous estimons que chacun, selon ses aspirations individuelles vers un idéal particulier, doit conserver le droit d'envisager ces importantes questions à son point de vue personnel, nul ne pouvant, sans porter atteinte à la liberté de conscience, imposer à autrui une solution purement hypothétique.

Si ces grands problèmes n'ont point cessé de captiver l'esprit humain, s'ils furent de tous temps et sont encore l'objet d'inépuisables controverses, c'est que leur solution intéresse à un si haut degré l'humanité toute entière, que la pensée ne saurait se soustraire à l'anxieuse interrogation qu'ils renferment. Affirmer cette solution sans la démontrer, c'est donc s'opposer volontairement à l'effort constant de la raison pour agrandir le domaine de ses connaissances et reculer

par suite son élucidation définitive.. C'est remplacer par l'indifférence négative ou affirmative une incertitude qui ne peut être coupable et qui seule est susceptible de donner plus tard naissance à la vérité.

Un des torts de l'école spiritualiste, celui qui paraît être le plus préjudiciable à la vulgarisation des vérités essentielles dont elle a la garde, c'est d'affirmer et de mettre à la base ce qui est encore placé sur un inaccessible sommet.

Procéder du connu à l'inconnu, de l'effet observé à la cause probable, telle est, de nos jours, la méthode généralement acceptée par l'intelligence et la seule, en effet, qui puisse donner à la philosophie des bases certaines. Or n'est-ce pas commencer à rebours que d'imposer d'abord l'hypothèse invérifiable ? n'est-ce pas aller sciemment contre la vérité que de faire précéder ou accompagner obligatoirement l'étude des effets, de l'affirmation de leur cause ? Quelle nécessité y a-t-il de rendre plus inexplicables encore, par une spiritualité abstractive, les phénomènes naturels de naissance et de mort ? Que l'âme soit spirituelle ou matérielle l'essentiel n'est-il pas de savoir qu'elle existe et qu'au delà du tombeau se déroulent encore les saintes affections et les luttes fécondes ? Ce n'est certainement pas en creusant de plus en plus l'abîme qui sépare le spiritualisme du matérialisme, en s'obstinant de parti-pris à négliger les faits pour les théories, le but pour les moyens, que l'on rendra la vérité plus simple et plus acceptable.

Si le cœur rêve d'espérances idéales, l'intelligence aspire à des notions précises ; le cœur cherche à aimer, l'intelligence à savoir. Ne pas tenir compte de cette dualité dans les besoins de la nature humaine, de cette attraction magnétique dont les deux pôles seraient : Idéalisme et Positivisme, c'est mutiler la conscience et détruire son harmonie. L'homme a un égal besoin d'aimer et de comprendre ; si aux heures d'enthousiasme il sent grandir en lui la nécessité de placer ses aspirations sur les plus hauts sommets de l'espérance, aux heures de méditation il ressent une égale nécessité de faire tisser par sa raison le fil qui doit rattacher son rêve à la réalité.

Toute philosophie qui est impuissante à maintenir un juste équilibre entre les idéales aspirations du cœur et les légitimes satisfactions que la raison réclame, est donc fatalement condamnée à ne graver son nom que sur des ruines.

Raison et Sentiment constituent un double besoin de la nature humaine. Pourquoi les rendrait-on forcément antagonistes ? N'est-ce pas plutôt dans leur union que doit consister le critérium naturel de toute vérité ? Pourquoi les spiritualistes tiendraient-ils essentiellement à ce que l'âme humaine fût sans forme et sans étendue ? Leur but

principal n'est-il pas en réalité d'affirmer la survivance de l'être, son éternelle durée ? Pourquoi s'obstineraient-ils à considérer l'idée de justice comme inséparable de l'idée divine ? N'est-il pas plus rationnel de démontrer d'abord la nécessité et le fonctionnement de cette justice avant d'en rechercher son invisible auteur ? d'en expliquer *le comment* avant d'en définir *le pourquoi* ?

Si une large part doit-être faite au sentiment, si là où la raison est impuissante le cœur a droit de conquête, ce n'est pas qu'il faille négliger l'analyse et l'observation méthodique des faits. En laissant s'égarer inutilement la pensée dans les mystérieuses profondeurs de l'infini, en ne pas modérant son rapide vol, on s'expose à épuiser prématurément ses efforts et à rendre sa chute d'autant plus certaine qu'elle se sera plus facilement élevée jusqu'aux plus hautes sphères de l'idéal.

Le principe de survivance est entièrement acquis au sentiment ; la conservation de l'individualité, l'indestructibilité du moi pensant, sont des besoins instinctifs universellement ressentis par la conscience. Faire accepter et sanctionner par la raison ce principe si important au point de vue de son influence sur la marche ascensionnelle de l'humanité, tel doit être l'objet principal de la philosophie. Quant au mystérieux problème des causes premières, quant à l'idée abstraite de la spiritualité de l'âme pourquoi ne pas les laisser planer sur les hautes régions de l'inconnaissable ?

L'homme aspire à l'immortalité ; aux souffrances, aux misères de la vie sociale il a besoin d'apposer l'idée d'une justice réparatrice. Ne pouvant trouver cette justice ici bas, il porte naturellement ses regards vers l'avenir et lui demande le repos après la lutte, la récompense après le labeur. Ce qu'il importe donc de répandre dans l'humanité, c'est ce grand principe de survivance sans lequel tout devient stérile et sans but. Ce qu'il importe de combattre, c'est cette fausse idée d'anéantissement que ne craignent pas de propager les partisans d'une doctrine plutôt faite pour rabaisser que pour affranchir l'intelligence et qui, sous prétexte de liberté, ne peut qu'asservir la conscience et la laisser découragée et sans force, sans espoir et sans idéal, devant les déceptions et les tourments incessants de l'existence.

Pour atteindre ce résultat, point n'est besoin d'imposer arbitrairement à la conscience, l'obligation d'accepter certaines idées, qui peuvent se dégager du principe de survivance, mais dont nulle d'elles pourtant n'en constitue la base essentielle. Que l'être survivant soit subjectif ou objectif, qu'il puise en lui-même les effets d'une justice immanente à sa propre nature ou que cette justice émane d'un principe éternellement supérieur, ce sont là des idées qui représentent plutôt les rameaux

que les racines de l'arbre d'immortalité et dont l'avenir saura bien démontrer l'exacte valeur, selon que sous l'ardent soleil du progrès elles seront devenues fécondes ou improductives.

(à suivre) E. LEBAY.

UNE LETTRE RECTIFICATIVE

Nous sommes prié de la part du Comité Rédacteur de l'*Union Spiritualiste de Liège*, d'insérer la lettre suivante à titre de rectification :

Monsieur le Directeur de la *Vie Posthume*, Marseille.

Monsieur,

Nous trouvons dans votre revue un articulet concernant notre Almanach 1889, et tout en vous remerciant de vos bons souhaits nous nous voyons forcés de vous adresser quelques remarques au sujet de votre critique.

D'abord, vous affirmez que nous prétendons prouver l'existence de Dieu par les phénomènes spirites, et que nous faisons une seule et même chose de ces deux questions. C'est une erreur ; veuillez revoir notre brochure, S. V. P., et vous vous convaincrez de suite que les citations concernant la divinité, renferment des preuves purement scientifiques (1) n'ayant aucun rapport avec les faits spirites.

Nous affirmons cependant hautement notre foi en Dieu (2), et nous pensons que la preuve positive de l'existence et de l'immortalité de l'âme renferme aussi celle d'un être suprême (3), source (4) éternelle du Bien, du Beau et du Vrai. Car, pourquoi ces aspirations si énergiques de l'âme vers tout ce qui est bien et grand ? Pourquoi ces aspirations se conservent-elles à travers toutes les chutes et toutes les faiblesses, si une force supérieure et divine n'émeut point cette âme en l'attirant à elle ? (5)

Il est bon de noter, d'ailleurs, que les matérialistes, malgré tous leurs efforts, ne sont pas encore parvenus à donner une preuve scientifique et irréfutable (6) de la non existence de Dieu.

Nous croyons que les modestes affirmations des Victor Hugo, des Lamartine, des Flammarion, des Tiberghien valent bien les tirades embrouillées des Don-Quichotte d'Outre-Rhin.

Lorsque vous dites que nous croyons à un Dieu faisant des miracles et permettant, à un moment donné, la révélation spirite, capable de la

suspendre... ; vous interprétez mal notre pensée. Nous estimons, simplement, que les manifestations se sont produites avec plus d'intensité à l'époque où les principaux obstacles avaient disparu et où les esprits commençaient à pressentir la nécessité d'un nouvel ordre de choses.

Il n'y a là qu'un phénomène très naturel et nullement miraculeux. Dieu étant la force même de l'Univers, nous pensons que sa puissance s'exerce sur tout ce qui est dans le monde selon les règles immuables de la raison.

Nous comprenions votre œuvre comme un stimulant pour les esprits trop exaltés, à s'occuper des questions sociales, qui sont les questions de tous ; mais nous constatons que la négation (7) de toute divinité vous a fait dépasser le but.

Nous regrettons aussi les paroles un peu vives de votre articulet ; la charité (8) devrait toujours être la première règle à observer par les spirites quelles que soient leurs idées spéciales sur la doctrine.

Agréez, Monsieur, nos fraternelles salutations.

Pour le Comité Rédacteur,

FÉLIX PAULSEN.

NOTES-RÉPONSE

(1) *Hypothétiques* nous eut paru plus exact.

(2) Le Pape aussi, et toute sa clientèle aussi, et les Bismarck, les Guillaume et tant d'autres fauves humains aussi affirment la même foi. Il ne serait donc pas inutile, étant donné le si grand nombre de divinités concurrentes, que nos estimables correspondants voulussent bien préciser davantage celle vers laquelle ils se sentent plus particulièrement attirés. Plus heureux que les catholiques qui, eux, se contentent de *croire* sans comprendre, nos confrères de Liège se trouveraient-ils en possession de la notion d'un Dieu *compréhensible* ? Si ! oui, nous ne pouvons que les féliciter et témoigner le désir où nous serions de la connaître. Si, non, en quoi leur affirmation offre-t-elle plus de valeur que l'affirmation catholique ?

(3) De là à ne faire « qu'une seule et même chose des deux questions » il n'y a pas loin. Pour nous, ainsi que nous l'avons déjà exprimé dans les quelques lignes qui nous valent l'envoi de la lettre qu'on vient de lire, nous persistons dans l'idée que la découverte du

monde de l'au-delà est bien plutôt faite pour ajouter à la difficulté du problème, en l'agrandissant, en l'éloignant, qu'elle n'est destinée à en hâter la solution. Et ce qui nous porte à le penser ainsi c'est la preuve suffisamment faite et constatée, que les trépassés eux-mêmes ne nous révèlent jusqu'ici, touchant ce passionnant problème de la divinité, absolument rien de plus nouveau ni de plus concluant que ce que nous en apprennent les écrits des penseurs d'ici bas.

(4) Combien le mot le plus simple, suivant qu'il est envisagé à travers telle ou telle disposition d'esprit, change de face et d'aspect ! Ainsi en est-il du mot « source » appliqué au Bien, au Beau et au Vrai. Certes, non moins énergiquement que nos sympathiques correspondants, nous affirmons l'irrésistible puissance d'attraction de cette trilogie sainte. Toutefois au lieu de la chercher vainement dans le passé, où nous ne voyons que ténèbres de plus en plus épaisses, ignorance et incohérence, nous la cherchons et la trouvons dans la contemplation de l'avenir ; au lieu de l'appeler SOURCE nous l'appelons SOMMET. Nous sommes plus ou moins tous suffisamment encore crottés de la boue des passions et des vices, suffisamment aveuglés par l'erreur, pour qu'il nous soit permis d'affirmer, au nom de l'immuable loi de commune origine et de commune destinée, qu'il n'est dans l'immensité, si haut placé soit-il dans la gloire, nul être n'ayant émergé à un moment de la durée, d'une source non moins noire d'abjection et de compacte ignorance que celle où grouillent encore tant de peuplades humaines.

(5) Nous convenons qu'il est plus aisé de constater que d'expliquer la marche ascensionnelle de toutes choses, êtres et mondes, vers un état toujours plus parfait de lumière et de lucidité. Mais, lorsque sous prétexte d'explication, nous aurons prononcé tel ou tel nom, y verrons-nous plus clair, aurons-nous avancé d'un pas dans la solution du problème, et ne l'aurons-nous pas plutôt compliquée d'une inconnue de plus ?

Impuissant que nous sommes, en ce qui nous concerne, de pénétrer le secret des choses et de nous expliquer le mystérieux pourquoi du progrès, nous nous contentons, avec l'Esprit Jean, d'en constater et d'en affirmer les universelles manifestations.

« Le grain de blé devient épi, dit l'Esprit Jean, le bourgeon devient « arbre, le bouton s'épanouit et devient fleur superbe, l'enfant devient « homme, et ces multiples transformations sont régies et dirigées par « les harmonieuses applications d'une mystérieuse loi dont la con- « naissance est sans doute réservée aux chercheurs de l'avenir.

« La rose naît et meurt, et son éphémère existence est aussi « mystérieuse que celle de l'être humain, une même loi de germina- « tion les régit l'un et l'autre. C'est cette loi, dont chacun peut cons- « tater les effets, qui, transformant incessamment tout ce qui est, « permet à l'être de réaliser ses aspirations toujours grandissantes vers « un idéal sans cesse renaissant qui est le progrès. »

(6) Non, sans doute, mais les matérialistes ne seraient-ils pas fondés à retourner l'argument et à *noter que les « spiritualistes » malgré tous leurs efforts ne sont pas encore parvenus à donner une preuve scientifique et irréfutable de « l'existence » de Dieu ?* Ils pourraient encore noter les matérialistes, que — exception faite des orthodoxes catholiques, qui se croiraient damnés en émettant le plus petit doute sur l'authenticité du Dieu du catéchisme, et des orthodoxes spirites restés fidèles au Dieu non moins miraculeux du livre des Esprits — il n'est pas une seule affirmation déiste, éclose dans l'esprit d'un auteur indépendant, qui ne se colore plus ou moins du reflet de sa propre imagination. De telle sorte que l'on est à se demander si le culte de la divinité, pour tout croyant émancipé, n'est pas au fond une pure illusion de la pensée sous laquelle se cache, en réalité, l'un des aspects du culte de l'individualité. Toujours est-il — les temps miraculeux étant passés, et vu la nécessité, pour quiconque estime inséparable l'idée de Dieu de l'idée d'existence, de se créer cette idée à l' « image et ressemblance » de son idéal particulier — qu'il paraît bien difficile, dans ces conditions, et pour modeste que l'on soit, de ne pas s'adorer un peu soi-même sous les traits de son Dieu.

(7) Ce reproche assez singulier, de dépasser le but, sous prétexte de négation de toute divinité, ne semble-t-il pas indiquer qu'il nous suffirait pour l'atteindre, ce but, de confesser notre foi en une divinité quelconque, vraie ou fausse ? Comme si l'adoration d'un faux dieu n'était pas l'une des pires formes de l'athéisme ! Et comme s'il était possible, à l'heure actuelle du progrès, aussi bien pour les Belges que pour les Français, de plier le genou devant un' autre dieu qu'un dieu d'humaine invention! Eh bien non, messieurs, plutôt l'abstention, le doute et même la négation que l'affirmation d'une divinité qui ne brillerait que pour quelques sectes privilégiées, d'une providence, qui étant le premier des biens, ne frapperait pas de l'éclat de sa vérité toutes les intelligences, et ne rayonnerait pas, comme le soleil, à l'égard duquel nul ne se montre incrédule, sur tous les humains, sans exception, de l'enfant au vieillard, du meilleur au pire. Arrière donc, tous ces prétendus dieux de vérité qui, après avoir fait verser, dans le passé,

tant de sang et de larmes, semblent n'être encore, à l'heure qu'il est, pour les spirites eux-mêmes, qu'un brandon de discorde. Et vive la pensée libre de toute entrave ! Vivent les chercheurs et les pionniers dans n'importe quel ordre d'idées ! Car, c'est bien plus grâce à eux et non point aux fanatiques croyants, qui « se reposent » et s'ankylosent dans l'objet de leur foi, que l'humanité a dû et devra d'ajouter sans cesse et sans fin à ses conquêtes, de nouvelles conquêtes.

« L'humanité — a dit magnifiquement à ce sujet Alphonse Esquiros — « pense de siècle en siècle par le cerveau de quelques hommes ; une « lumière sombre et troublée se répand çà et là, toutes les fois que la « main de ces hommes agite le voile qui recouvre le problème de nos « destinées. De telles recherches ne pourraient pourtant être stériles. « C'est par la curiosité que le fruit de la science est tombé aux mains « des premiers habitants du globe ; c'est par la curiosité que l'homme « étendra ses prévisions sur le monde à venir.

« Dieu commence pour nous où s'arrêtent les limites de notre raison, « d'où il résulte que le progrès de la raison humaine est autant d'en- « vahi sur la Divinité ; mais l'éternel auteur des choses voit encore « avec une secrète joie cette témérité de l'homme qui s'avance sur « lui, couvert de la liberté de pensée comme d'une armure. »

(8) Nous ne pouvons, ici, que témoigner à nos honorables confrères du Comité Rédacteur, le regret de les avoir froissés sans intention voulue aucune. Nous sommes d'accord sur le sentiment de charité qu'ils expriment, et estimons qu'il est une excellente chose au point de vue des personnes, et qu'il est bon, en toute occasion, si éloigné soit-on de manière de voir, de se tolérer les uns les autres. Quant au point de vue des idées en elles-mêmes, nous estimons, par contre, que ce même sentiment de charité, quand on a cessé de considérer ces idées comme des vérités, change de nom et s'appelle faiblesse et même trahison. Nous estimons enfin que quiconque a pour auditeur le public, doit considérer comme premier devoir, qu'il s'agisse de la plume ou de la parole, de ne se laisser guider par nulle autre influence, nulle autre considération que le respect de ses propres convictions. Telle est la ligne de conduite qui n'a cessé jusqu'ici, de servir de règle à la *Vie Posthume* et dont elle espère bien ne se départir jamais.

M^us GEORGE.

Grâce à l'obligeance d'un ami dévoué de la *Vie Posthume* nous recevons ce nouvel article, dû à la plume du sympathique et populaire écrivain, M. Camille Flammarion, et publié l'un de ces derniers jours par le *Voltaire*. Nous constatons avec plaisir, à cette occasion, que ces questions si captivantes, d'apparitions, de double vue, d'hypnotisme, de spiritisme, auxquelles se rattache le profond problème de l'existence, et qui semblaient un instant délaissées par la grande presse, recommencent de la préoccuper de plus belle.

LES APPARITIONS

Quelques lecteurs m'ayant demandé des explications au sujet de la dernière phrase de mon dernier article, dans laquelle je faisais allusion aux travaux de la société psychique de Londres, il me semble qu'il peut être intéressant pour tout le monde d'entrer dans quelques détails à ce sujet, et je me ferai un devoir de résumer ici aussi brièvement que possible ces curieuses recherches.

Les phénomènes d'apparition à distance, au moment de la mort, viennent d'être l'objet d'une *enquête* indépendante par des savants qui reconnaissent que la négation n'a jamais rien prouvé. L'esprit scientifique de notre siècle cherche avec raison à dégager tous ces faits des brouillards trompeurs du surnaturalisme, attendu qu'il n'y a rien de surnaturel et que la nature, dont le royaume est infini, embrasse tout depuis quelques années. Notamment, une société scientifique spéciale s'est organisée en Angleterre pour l'étude de ces phénomènes : la « Société for psychical Riesearch » ; elle a à sa tête quelques-uns d'entre les plus illustres savants d'Outre-Manche et a déjà fourni des publications importantes. Ces phénomènes de vision à distance sont classés sous le titre général de *télépathie (tété*, loin, *pathos*, sensation). Des enquêtes rigoureuses sont faites pour en contrôler les témoignages. La variété en est considérable. Feuilletons un instant l'ensemble de ces recueils et détachons quelques documents bien dûment et bien scientifiquement établis.

Dans le cas suivant, observé récemment, l'observateur était absolument éveillé, comme vous et moi en ce moment. Il s'agit d'un certain M. Robert Rée, habitant Vigan (Angleterre). Voici cette curieuse relation, écrite par l'observateur lui-même.

***

« Le 18 décembre 1873, nous nous rendîmes, ma femme et moi, dans la famille de ma femme, à Southsport, laissant mes parents en parfaite santé selon toute apparence. Le lendemain dans l'après-midi nous

étions sortis pour une promenade au bord de la mer, lorsque je me trouvai si profondément triste qu'il me fut impossible de m'intéresser à quoi que ce fût, de sorte que nous ne tardâmes pas à rentrer.

« Tout d'un coup, ma femme manifesta un certain sentiment de peine et me dit qu'elle se rendait dans la chambre de sa mère pour quelques minutes. Un instant après, je me levai moi-même de mon fauteuil et passai au salon.

« Une dame habillée comme si elle devait sortir arriva près de moi, venant de la chambre à coucher voisine. Je ne remarquai pas ses traits, parce qu'elle ne regardait pas de mon côté ; pourtant, immédiatement, je lui adressai la parole en la saluant, mais je ne me souviens pas de ce que je lui dis.

« Au même instant, et tandis qu'elle passait ainsi devant moi, ma femme revenait de la chambre de sa mère et passait juste à l'endroit où je voyais cette dame, sans paraître la remarquer. Je m'écriai aussitôt avec un vif sentiment de surprise : — Quelle est donc cette dame que vous venez de croiser à l'instant ? — Mais je n'ai croisé personne, répliqua ma femme encore plus étonnée que moi. — Comment, répliquai-je, vous ne venez pas de voir à l'instant une dame qui vient de passer là, juste où vous êtes, qui sort sans doute de chez votre mère et qui doit être maintenant dans le vestibule ? — C'est impossible, répondit-elle ; il n'y a absolument que ma mère et nous en ce moment dans la maison.

« En effet, aucune étrangère n'était venue, et la recherche que nous fîmes immédiatement n'aboutit à aucun résultat.

« Il était alors huit heures moins dix minutes. Le lendemain matin, un télégramme nous annonçait la mort subite de ma mère, par suite d'une maladie de cœur, précisément à la même heure. Elle était alors dans la rue et vêtue exactement comme l'inconnue qui était passée devant moi. »

Tel est le récit de l'observateur. L'enquête faite par la Société des recherches psychiques a démontré l'absolue authenticité et la concordance des témoignages. C'est là un fait tout aussi positif qu'une observation météorologique, astronomique, physique ou chimique. Comment l'expliquer ? Coïncidence, dira-t-on. Une rigoureuse critique scienfique peut-elle vraiment être satisfaite par ce mot ?

*
* *

Autre cas encore.

M. Frederick Wingfield, habitant Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord), écrit que, le 25 mars 1880, s'étant couché assez tard après avoir

lu une partie de la soirée, il rêva que son frère, habitant le comté d'Essex, en Angleterre, était auprès de lui, mais qu'au lieu de répondre à une question qu'il lui adressait il secoua la tête, se leva de sa chaise et s'en alla. L'impression avait été si vive, que le narrateur s'élança à moitié endormi, hors de son lit et se réveilla au moment où il mettait le pied sur la descente de lit et appelait son frère. Trois jours après, il recevait la nouvelle que son frère venait d'être tué d'une chute de cheval, le même jour, 25 mars 1880, dans la soirée (à 6 h. 1/2), quelques heures avant le rêve qui vient d'être rapporté.

Une enquête a démontré que la date de cette mort est exacte et que l'auteur de ce récit avait écrit son rêve sur un agenda à la date même de l'événement et non après coup.

***

On trouve dans ces récits, des apparitions spontanées et des apparitions pour ainsi dire provoquées par le désir de la volonté. La suggestion mentale peut-elle donc aller jusque-là ? Les auteurs du livre *Phantasms of the Living*, auquel nous empruntons ces procès-verbaux, répondent affirmativement par sept exemples suffisamment attestés, parmi lesquels j'en offrirai un encore à l'attention de mes lecteurs.

Le voici :

« Le révérend C. Godfrey, demeurant à Eastourne, dans le canton de Sussex, ayant lu un récit d'apparition préméditée, en fut si frappé qu'il résolut d'en faire l'essai à son tour. Le 15 novembre 1880, vers onze heures du soir, il dirigea toute la force d'imagination et toute la tension de volonté dont il était capable sur l'idée d'apparaître à une dame de ses amies en se tenant debout au pied de son lit. L'effort dura environ huit minutes, après quoi M. Godfrey se sentit fatigué et s'endormit. Le lendemain, la dame qui avait été le sujet de l'expérience vint de son propre mouvement raconter à M. Godfrey ce qu'elle avait vu. Invitée à en fixer le souvenir par écrit, elle le fit en ces termes :

« La nuit dernière, je me réveillai en sursaut avec la sensation que quelqu'un était entré dans ma chambre. J'entendis également un bruit, mais je supposai que c'était les oiseaux dans le lierre, hors de la fenêtre. J'éprouvai ensuite comme une inquiétude et un vague désir de sortir de la chambre et de descendre au rez-de-chaussée.

« Ce sentiment devint si vif que je me levai enfin ; j'allumai une bougie et je descendis dans l'intention de prendre quelque chose pour me calmer. En remontant à ma chambre, je vis M. Godfrey debout sous la grandre fenêtre qui éclaire l'escalier. Il était habillé comme à l'ordinaire et avait l'expression que j'ai remarquée chez lui lorsqu'il

regarde très attentivement quelque chose. Il était là, immobile, tandis que, tenant la lumière levée, je le regardais avec une extrême surprise. Cela dura trois ou quatre secondes, après quoi, comme je continuais à monter, il disparut. Je n'étais point effrayée mais je ne pus me rendormir. »

M. Godfrey pensa judicieusement que l'expérience à laquelle il s'était livré prendrait beaucoup plus d'importance si elle se répétait. Une seconde tentative manqua, mais la troisième réussit. Bien entendu que la dame sur laquelle il opérait, n'était pas plus prévenue de son intention que la première fois. « La nuit dernière, écrit-elle, mardi 7 décembre, je montai me coucher à dix heures et demie ; je fus bientôt endormie. Soudainement, j'entendis une voix qui disait : « Réveillez-vous ! » et je sentis une main qui se posait sur le côté gauche de ma tête. (L'intention de M. Godfrey, cette fois-ci, avait été de faire sentir sa présence par la voix et le toucher). Je fus aussitôt complètement réveillée. Il y avait dans la chambre un son curieux comme celui d'une guimbarde ; je sentais en même temps comme une haleine froide qui m'enveloppait, mon cœur se mit à battre violemment, et je vis distinctement une figure penchée sur moi. La seule lumière qui éclairât la chambre était celle d'une lampe à l'extérieur formant une raie lumineuse sur la muraille au-dessus de la table de toilette ; cette raie était particulièrement obscurcie par la figure. Je me retournai vivement, et la main eut l'air de retomber de ma tête sur l'oreiller à côté de moi. La figure était inclinée au-dessus de moi et je la sentais appuyée contre le côté du lit. Je vis le bras reposant tout le temps sur l'oreiller. J'apercevais le contour du visage, mais comme obscurci par un brouillard. Il devait être environ minuit et demi. La figure avait légèrement écarté le rideau, mais j'ai reconnu ce matin qu'il pendait comme d'habitude. Nul doute que la figure ne fût celle de M. Godfrey ; je le reconnus à la tournure des épaules et à la forme du visage. »

***

Ce sont là des faits. Dans l'état actuel de nos connaissances, il serait absolument téméraire d'en chercher l'explication. Notre psychologie n'est pas assez avancée. Il y a bien des choses que nous sommes forcés d'admettre sans pouvoir en aucune façon les expliquer. Nier ce qu'on ne peut expliquer serait de la pure démence. Expliquait-on le système du monde il y a mille ans ? Aujourd'hui même, expliquons-nous l'attraction ? Mais la science marche, et son progrès sera sans fin.

CAMILLE FLAMMARION.

DE CI-DE LA

Dans un des derniers numéros du *Spiritisme*, je trouve le compte-rendu d'une très remarquable causerie faite à Lyon par M. Metzger et que le défaut de place ne me permet pas de reproduire en entier. Je ne puis m'empêcher d'en donner le sens général aux lecteurs de la *Vie Posthume*, qui se trouvent certainement en parfaite communauté d'idées avec le sympathique conférencier.

M. Metzger dit, et nous pensons absolument comme lui, que les pires ennemis du spiritisme ce sont les spirites eux-mêmes. Il ne faut chercher la cause des attaques parfois spirituelles, souvent idiotes, toujours haineuses dont notre philosophie est l'objet que dans l'aveugle crédulité où le mysticisme outré de certains adeptes qui présentent notre cause ou la défendent avec une exagération ridicule et en donnant parfois les preuves d'une réelle ignorance.

« Il faut donc défendre le spiritisme avec justesse et intelligence, « ajoute M. Metzger. Il y a plusieurs théories spirites, mais il ne faut « pas y attacher plus d'importance qu'il n'est nécessaire. On doit faire « la part entre les théories et les faits et surtout bien examiner les « conclusions qu'on en tire et qui ne seront bonnes que tout autant « qu'elles découleront du fait lui-même.

« *Or, on ne s'en tient pas toujours là ;* **Allan Kardec lui-même, « il faut le reconnaître, s'est un peu laissé entraîner en « établissant trop de liens entre le spiritisme et le « christianisme.** *Le spiritisme est assez fort pour marcher « aujourd'hui sans lisières. Sachons-nous défaire des attaches du « passé, il ne faut pas en faire une œuvre bâtarde qui ne pourrait « réussir... il faut avoir le courage de briser carrément avec le passé.* »

Je suis heureux de voir M. Metzger partager et propager les idées que la *Vie Posthume* défend depuis quatre ans. Je lui sais particulièrement gré de les avoir fait accepter par un auditoire peu habitué à entendre un langage aussi hardi et quelque peu révolutionnaire à l'endroit du maître.

Je tiens à faire remarquer que c'est le plus ardent et le plus dévoué partisan d'Allan Kardec qui, de Lyon, a adressé au journal *Le Spiritisme* la causerie de M. Metzger avec les éloges les plus pompeux et les plus mérités du reste ; que c'est sans commentaires et sans restrictions que l'organe avéré du kardécisme a accueilli cette causerie et les éloges qui l'accompagnaient, ce qui constitue, on en conviendra, une approbation non équivoque des principes qui y sont exposés.

Reconnaître ainsi avec tant de loyauté qu'Allan Kardec avait pu se tromper et n'avait, partant, pas été infaillible, c'était, de la part de notre sympathique confrère, un pas immense accompli vers le libre-spiritisme et nous donner le droit d'espérer que, brisant enfin avec le passé, il allait unir ses efforts aux nôtres pour combattre ce mysticisme outré qui fait la joie de nos adversaires. Dans cet espoir, je me forgeais déjà une félicité qui me faisait pleurer de tendresse, quand.....

***

..... Patatras ! m'est arrivé le numéro suivant du *Spiritisme* imprégné d'un vague parfum d'encens et rempli d'une piété à rendre jaloux le Pape lui-même. Rien n'y manque : peines et récompenses, expiations, pières, credo et le reste. Toutes choses, en somme, parfaitement étrangères au spiritisme, qui n'a prouvé, jusqu'ici, que la survivance de l'être et la possibilité des communications d'outre-tombe. Cette recrudesoence de dévote exaltation a pour cause le résultat du congrès de Barcelone, que le *Spiritisme* remercie chaleureusement d'avoir su maintenir haut et ferme le drapeau d'Allan Kardec.

Pour qui sait voir et juger froidement les choses, il est évident qu'en Espagne, la terre classique du mysticisme, les spirites ne pouvaient — pour le moment — que se ranger sous l'étendard le plus mystiquement en vue. Le mysticisme espagnol, au fond, reste le même, il ne fait que changer de nom (1).

Il est vrai qu'au point de vue mystique, pour la plupart des spirites français, les Pyrénées se trouvent supprimées. Je n'en veux encore pour preuve que la joie délirante de notre confrère de Paris devant un résultat dont le but le plus clair, s'il devait prévaloir, serait d'élever le *statu quo* kardéciste à la hauteur d'un principe. Comme témoignage, sans doute, de la satisfaction qu'il éprouve de se voir en si « absolue conformité d'idées » avec les congressistes de Barcelone, l'organe *de l'Union Spirite Française* décoche cinq lignes *imbelle ictu* aux libres-spirites qui se permettent de douter que le piétinement sur place soit l'idéal du progrès.

Cette tendance, pourtant légitime, de s'arracher à l'immobilité, ce besoin de voir plus loin et plus haut, le Comité du prochain congrès appelle cela *s'insurger contre la raison*, et il ajoute, en parlant de ceux qui désertent tous les jours plus nombreux le giron Kardéciste,

(1) Mieux à même, à cause de nos échanges, pour juger du mouvement spirite espagnol, nous pouvons assurer à notre ami Martelin que ce mouvement s'effectue plein de promesse, dans le sens de marche en avant. — M. G.

que *le témoignage unanime des hommes les plus éclairés, qui professent le spiritisme devrait cependant leur ouvrir les yeux.* Etrange ! non moins étrange, ma foi, que les becs de gaz, même « les plus éclairés », « s'insurgeant » contre l'électricité et se berçant de l'espoir de la ramener à leur blafarde lumière.

Mais, n'insistons pas, et, revenant à notre sympathique conférencier, entendons-le raconter cette petite anecdote qui ne manque pas d'enseignement : « Une année, à l'anniversaire de la mort d'Allan-Kardec, « des discours furent prononcés sur sa tombe. L'un d'eux n'avait ni « une idée, ni une phrase acceptable. Eh bien ! qu'a dû penser le « public qui l'entendait. Il était bien pénible, douloureux même, pour « un spirite dévoué et convaincu, de penser à l'opinion que le public « pouvait se faire du spiritisme et des spirites. »

M. Metzger eut pu ajouter que la platitude du langage d'un grand nombre de communications n'offrait pas un moindre danger. Ainsi je me rappelle que dans un groupe dont je faisais partie, les Esprits qui se communiquaient habituellement m'avaient surnommé le *raisonneur* parce que je jetais de hauts cris quand l'un d'eux, qui signait du nom d'un poète fort connu jadis, perpétrait des alexandrins de treize à quinze pieds, dans lesquels il semait à profusion les hiatus les plus discordants. Ils me reprochaient, en outre, mes accès de désespoir quand Massillon, Fénelon ou Bossuet nous débitaient des sermons conçus en un français tout à fait sans façons et en continuelle délicatesse avec toutes les règles connues de la syntaxe ; mais comme après tout ils étaient pleins d'indulgence, ils me pardonnaient volontiers mes petites révoltes et consentaient quelquefois à éliminer de leurs élucubrations les licences par trop fantaisistes qui les émaillaient.

***

Il est un autre point sur lequel je verrais avec une grande joie une voix aussi autorisée que celle de M. Metzger appeler l'attention des médiums et des groupes. Ce point, cette lacune, c'est l'ignorance crasse où, jeunes et vieux, nous sommes tous touchant les choses de l'au-delà, c'est-à-dire en tout ce qui se rattache à l'existence et aux relations des esprits entre eux. A mon avis donc, les groupes ne sauraient trop insister pour questionner et provoquer des réponses, des éclaircissements dans ce sens ; éclaircissements auxquels est étroitement lié l'avenir vital du spiritisme. Je ne sache rien de plus préjudiciable, en effet, pour la propagation de nos idées, que cette ignorance où nous sommes systématiquement maintenus, dirait-on, par les esprits eux-mêmes.

Pour ma part, j'ai toujours été fort perplexe quand des personnes que

je voulais amener au spiritisme me questionnaient sur les choses les plus élémentaires de la vie des esprits.

Voulant rester dans les limites de la plus stricte vérité, je ne pouvais leur donner des renseignements émanant d'esprits fanatiques ou facétieux qui ont l'outrecuidance de se dire les confidents de la divinité ou la sotte prétention de juger si le moment est, ou non, venu pour nous de savoir telle ou telle chose.

J'étais donc dans le même embarras qu'un professeur de géométrie incapable d'apprendre à ses élèves quel est le plus court chemin d'un point à un autre. Il me fallait avouer que je ne savais absolument rien de ce qu'on me demandait et que tout ce que j'avais appris pendant trente ans d'études spirites se réduisait à la possibilité, pour les huma-manités terrestre et supra-terrestre, de communiquer entre elles.

Une seule vérité acquise dans trente ans ! C'est, dira-t-on, un maigre résultat ; je le veux bien, mais que celui de mes frères en survitalisme — selon l'heureux néologisme de mon ami Lebay — qui est *certain* d'en savoir plus long que moi, me jette la première pierre.

Chacun donc conviendra de l'urgente nécessité qu'il y aurait à ajouter une ou deux vérités de plus au bagage de nos certitudes. Sans compter qu'une ignorance trop prolongée pourrait fournir à nos adversaires un argument d'autant plus dangereux qu'il est ou qu'il paraît bien fondé.

Un sceptique me disait un jour :

« Comment ? Vos médiums écrivains ont noirci une telle quantité de rames de papier qu'elles tiendraient, si elles étaient empilées les unes sur les autres, la moitié de la distance de la terre à la lune, vos médiums intuitifs ont reçu une quantité de communications telle que, pour les transcrire, il faudrait une nouvelle colonne de rames de papier qui, superposée à la première, vous y mènerait complètement... dans la lune ; et, dans cet amas effroyable d'écriture, dans ce flux de paroles non interrompu pendant de longues années, pas une ligne, pas un mot sérieux sur la vie périspritale ? Ou toutes ces communications sont apocryphes, ou si vos médiums sont de bonne foi, ce sont leurs propres sensations qu'ils ont traduites dans un moment de surexcitation magnétique et ils ne pouvaient vous apprendre ce qu'ils ignorent eux-mêmes. »

Qu'eussiez-vous répondu à ma place, orthodoxes de la grrrande école ? Vous fussiez, comme moi, restés muets, sans doute. Eh bien alors, pourquoi ces excommunications tapageuses, ce dédain amer pour ces « quelques petites écoles dissidentes » qui croient devoir prendre pour devise : Toujours plus de lumière ! Elles ne forment encore qu'une insignifiante boule de neige, soit. Mais telles avalanches, vous le savez bien, ne commencent pas autrement. Et vous n'ignorez

pas non plus que leur vitesse, relativement lente au début, s'accroît bientôt d'un élan irrésistible. Si donc, vous ne voulez pas être écrasés, croyez-en l'un de vos anciens frères en Kardécisme, joignez-vous à la boule de neige.

A. Martelin.

ÉCHOS DU PASSÉ

... Je suis esprit, la matière seule meurt. Que ne puis-je faire entendre une vérité si consolante à cette foule généreuse qui vient d'accompagner ma dépouille! Que ne puis-je lui dire, à cette foule qui tressaille d'instinct au mot de liberté : Tu ne seras véritablement libre que le jour où tu auras su briser, avec les chaînes compressives de l'autoritarisme corporel et intellectuel, le joug non moins lourd de la désespérance ; lorsque tu auras su vaincre en même temps que les préjugés de l'antique routine, la mort elle-même ; lorsque ton idéal ne se concentrera plus tout entier dans le sillon bientôt effacé d'une éphémère existence, mais que tu sauras vivre dans l'espérance de nouveaux labeurs, de nouveaux progrès, dans la certitude que de nouvelles vérités, de nouveaux horizons se dégagent de la tombe entr'ouverte.

❦

« Aimez-vous les uns les autres ! » Combien peu, même parmi ceux qui se disent bons chrétiens et bons spirites, se donnent la peine de comprendre la signification et la portée profonde de ces simples mots! C'est que le nombre en est bien faible encore de ceux qui savent aimer, de ceux qui savent se pénétrer de cette vérité, qui, bien comprise, changerait la face du monde, à savoir que tous les êtres que le globe contient sont liés de solidarité et ne font qu'*un*, comme les rameaux, les fleurs et les fruits ne font qu'*un*, avec le tronc et les racines de l'arbre. Et c'est pourquoi le sentiment de fraternité, que les religions faussèrent en parlant de bons et de mauvais, de réprouvés et d'élus, n'est fécond que lié à cet autre sentiment de solidarité, qui porte celui qui le comprend et s'en inspire, à ne jeter la pierre à personne, à ne condamner personne. Il n'est pas de plus grand devoir pour quiconque a gravi péniblement les degrés du savoir, de la lumière et de la fermeté de caractère, que de tendre une main fraternelle et dévouée à tous les attardés de l'ignorance, du crime et de l'abjection ; car il est une réflexion salutaire qui ne devrait jamais s'effacer de la mémoire de ceux qui ont le bonheur de marcher en éclaireurs dans la

voie du bien : qui sait, devraient-ils se dire sans cesse, à l'aspect de n'importe quelle basse et criminelle créature, s'il ne fut pas un temps où je me vautrais plus bas encore ?

*

La mesure de notre bonheur futur se montre déjà visible dans la mesure de notre bonheur terrestre. La manifestation de ce bonheur, pour les morts comme pour les vivants, a pour double foyer le cœur et le cerveau : le cœur interprète du sentiment et le cerveau organe du raisonnement. En résumé, l'idée d'existence ne fait qu'une avec l'idée de progrès. Beaucoup aimer et beaucoup connaître, laisser se dilater le plus possible notre cœur et s'agrandir le plus possible le rayon de nos aspirations intellectuelles ; telle est la raison qui éclate à tous les degrés de l'avancement et qui se dégage du mystérieux pourquoi de la vie.

*

... Quelle est, demandes-tu, ma situation dans le monde des esprits ? La même, pourrais-je dire qu'elle était parmi vous, à cette différence près que vous ne me voyez pas et que mes paroles ne passent pas par les mêmes organes. Je ne me nourris plus de vos aliments, puisque les organes physiques à l'entretien desquels ces aliments substantiels étaient nécessaires sont détruits. Est-ce à dire que mon organisme fluidique n'ait besoin d'être entretenu et soutenu par nul autre aliment ? Quel que soit le degré que l'on occupe sur l'échelle des êtres on n'est jamais dépouillé complètement d'une certaine enveloppe organique à l'entretien de laquelle un aliment quelconque est indispensable. Or, mon esprit ou âme, comme tous les désincarnés, possède une de ces enveloppes ou corps fluidique, analogue à mon avancement, et que les spirites appellent périsprit. L'un et l'autre, esprit et périsprit ont besoin d'un aliment spécial et propre. Mon esprit puise dans la pensée, la réflexion et le travail la nourriture et la vie ; mon périsprit trouve son aliment dans des fluides moins développés et pour ainsi dire quasi matériels.

Ainsi en est-il de tous les esprits à la catégorie desquels j'appartiens. Parvenus à un certain degré d'avancement, les esprits se consacrent au bien des autres et enrichissent ainsi leur double nature d'aliments d'autant plus assimilables qu'ils sont plus épurés. Tandis qu'il en est beaucoup qui semblent ne se soutenir que par l'aliment extérieur de leur corps fluidique relativement alourdi et grossier ; d'autant plus grossier que leur âme est plus chétive et moins nourrie. Il en est de ces derniers, ici, comme de ces sensualistes de la terre, qui touchent de si près à l'animalité, qui ne travaillent et n'agissent qu'en vue de satis-

faire leurs appétits matériels, et ne travailleraient pas du tout s'ils n'y étaient contraints par la nécessité qui, malgré eux, les pousse au progrès. Il en est enfin de plus bas encore qui, avides de toutes les sensations brutales qu'une vile passion prodigue, ne vivent que par les abus, la tromperie et le crime. Eh bien, dis-je, ces mêmes types dégradés se retrouvent ici comme sur terre. Et Dieu étant la liberté même permet que chacune de ses créatures pour arriver à lui prenne également pour guide, la liberté.

Médiumnité posthume de Mme George.

GUERRE A L'HYPNOTISME! — Nous lisons dans la *Semaine Médicale*, au compte-rendu de la séance du 10 décembre, de la Société de Médecine Légale, que M. Gilles de la Tourette, a émis la proposition suivante :

« Je demande donc que la Société de Médecine Légale émette le vœu que, *en raison des accidents nombreux qui en résultent, les séances publiques d'hypnotisme soient interdites.*

« La France est un des rares pays où pareille mesure n'a pas encore été prise, alors que partout ailleurs ces dangers ont été reconnus. »

M. Horteloup demande le renvoi de ce vœu à la commission de l'hypnotisme, mais M. Brouardel trouve cette façon de procéder trop longue. Le danger est grand, paraît-il : les mesures de préservation doivent être rapidement prises, et il est préférable d'après lui que, après rédaction faite par le Bureau et approbation de la Société, le vœu précédent soit exposé à M. le Préfet de Police.

Cette proposition mise aux voix est adoptée à l'unanimité.

Une course folle est décidément ouverte — à l'occasion de l'hypnotisme cette fois — entre les savants de tous les pays, vers la sottise et l'extravagance. Je trouve dans un numéro suivant du même journal cet entrefilet :

« Par ordre du gouverneur général d'Odessa — évidemment après avis de quelque commission ou société scientifique — les médecins de cette ville qui traitent leurs malades par l'hypnotisme, sont tenus de faire assister à leurs séances au moins deux autres médecins. »

Je voulais faire quelques réflexions, (1) montrer le ridicule pédantisme, l'aveuglement professionnel des hommes de science, mais ils sont parfois, ces savants, si... que l'expression pour les qualifier m'é-

---

(1) La *Vie Posthume* a publié plusieurs articles au sujet de l'interdiction officielle des séances publiques d'hypnotisme.

chappe, tellement la simple lecture de leurs arrêts prohibitoires magistralement édités, me fait tomber moi-même dans l'hyp...diotisme. Je ne trouve rien ; je reste béat devant tant d'inconsciente naïveté. La bêtise des savants est désespérante. Elle est insondable comme la sagesse de Dieu. —

UNE HORLOGE « MOYEN AGE ». — Tel est le régulateur sur lequel, de par M. l'Evêque de Marseille, le clergé, à lui subordonné, est invité à régler désormais,.. l'heure du progrès. Cela s'appelle : Une « Ordonnance ». Deux bijoux tout-à-fait réussis, du nom de « Cas de conscience » font partie du précieux envoi. M. l'Evêqne insiste particulièrement pour connaître l'opinion des abbés connaisseurs, sur la valeur de ces pièces, ainsi détaillées :

Première pièce ou 1er cas de conscience :

« Bernard (*un nom supposé*) dans un livre qu'il a écrit, soutient la « proposition suivante :

« Tous les citoyens dont se compose un Etat civil étant membres de « cet Etat, quelle que soit leur foi religieuse, ont tous droit, en ce qui « concerne la religion, a être protégés par la loi civile, et l'Etat est « tenu de se montrer neutre, au moins en pratique, entre les différents « cultes professés, et il répugne absolument de proclamer une *religion* « d'Etat. »

« Que faut-il penser de ce *sophisme* ?... »

Deuxième pièce ou 2me cas de conscience :

« Jean (*encore un nom supposé*) regrette les maux qui résultent par« fois de la liberté d'écrire, de la liberté de penser et de la liberté de « conscience ; mais, en même temps, il prétend que les pouvoirs civils « n'ont ni le droit, ni le moyen d'ôter et de diminuer la cause de ces « maux. »

« Que faut-il penser de cet autre sophisme ? »

On voit quel empressement sait mettre M. l'Evêque à dicter lui-même la réponse. Diantre ! se sera-t-il dit, le microbe du sens commun fait un tel ravage, en cette maudite année du centenaire, qu'il pourrait bien se faire que l'un des prêtres à qui je m'adresse en fut atteint ; et jugez donc s'il allait me répondre : Mais, Monseigneur, je pense que Bernard et Jean parlent d'or.

Et le prudent prélat sachant que dans le « troupeau » ecclésiastique, quand l'homme à la houlette a parlé, *amen* est la seule « objection » permise, a eu le soin de joindre à son ordonnance et la demande et la réponse.

Une dévote bien informée a voulu m'assurer tenir de son confesseur que ce n'était pas deux, mais bien trois propositions que M. l'évêque Robert avait soumises à une discussion approfondie de son clergé. La proposition tenue secrète serait la suivante :

« Un professeur d'arithmétique d'une école laïque de la rue des « Enfants Perdus, enseigne à ses élèves que 2 et 2 égalent 4 ».

« Que faut-il penser de ce dernier sophisme ? » — M. G.

FLEURS ÉPARSES

Femme, tu es l'égale de l'homme ; hommes, vous êtes les frères des anges joyeux dans la gloire et des pauvres endormis dans la boue.

EDME LAURENOY.

Quiconque se fait un oreiller de ses idées, si avancées soient-elles, peut être certain de se réveiller retardataire.

***

Le premier soin de l'homme supérieur, dès qu'il est conscient de lui-même, c'est de sculpter, de ciseler son être moral ; mais c'est plus malaisé de tailler dans son âme, que dans le marbre.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or : elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

JULES SANDEAU.

O Dieu, je ne sais si tu es, mais je penserai comme si tu voyais dans mon âme, j'agirai comme si j'étais devant toi... Je ne te demande rien dans ce monde, car le cours des choses est nécessité par lui-même si tu n'es pas, ou par ton décret si tu es.

DIDEROT.

Le bonheur est une coupe qu'il faut vider lentement, afin de ne pas remuer la lie qui est au fond.

A. C.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, et 5.